

MÉMOIRE

sur l'

RÔLE DE LA SÉRICICULTURE

DANS LE NORD DE LA FRANCE

PAR

**M. AD. CHATIN.**



PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE D'AGRICULTURE ET D'HORTICULTURE  
DE M<sup>me</sup> V. BOUCHARD-HUZARD  
RUE DE L'ÉPÉRON, 5.

—  
4870



SOCIÉTÉ IMPÉRIALE ET CENTRALE D'AGRICULTURE  
DE FRANCE.

---

## MÉMOIRE

SUR LE

# RÔLE DE LA SÉRICICULTURE

DANS LE NORD DE LA FRANCE,

PAR M. AD. CHATIN.

---

De petites éducations de Vers à soie, que je faisais, à Paris, il y a déjà vingt ans, en même temps que mon ami le docteur Bally, que j'avais engagé à faire d'assez grandes plantations de Mûriers à Villeneuve-sur-Yonne, opérant sur une once de graines, m'avaient fait concevoir l'espérance que le nord de la France pourrait élever, avec avantage, le Ver à soie, sinon pour la filature, du moins pour la production de la graine. Le succès à peu près constant de mes petites éducations et de celles, non-seulement de M. le docteur Bally, mais, pour ne rien dire de nombreuses tentatives également réussies en Alsace, dans le centre de la France, sur des points élevés et, par conséquent, déjà froids des Alpes et des Cévennes, où l'altitude compense la latitude pour les conditions climatologiques, à Berlin, en Autriche, en Bavière et sur quelques autres points de l'Allemagne, me confirmèrent dans une opinion à l'appui de laquelle je citerai, aux envi-

rons de Paris même, les éducations successivement, et aujourd'hui encore, faites avec succès par MM. Guérin-Méneville, Peligot, Son Exc. le maréchal Vaillant, et par une foule de personnes qui tirent profit de leur petite industrie.

Entrant plus avant dans cette voie, j'ai planté, depuis cinq ou six ans, aux Essarts-le-Roi (Seine-et-Oise), environ 1,000 pieds (pourrettes) de Mûriers qui, dans un avenir prochain, me permettront de faire élever une notable quantité de Vers à soie.

Dès cette année, j'ai pu faire, en vue surtout d'avoir de bons porte-graines, plusieurs éducations dont le compte rendu forme la première partie de la communication que j'ai l'honneur de faire à la Société impériale et centrale d'agriculture. Ce n'est qu'après le compte rendu de ces éducations expérimentales que, rapprochant ces dernières de celles faites dans des conditions analogues, c'est-à-dire sur des points assez froids pour qu'on puisse les considérer comme placés vers les limites de la zone de culture possible et utile du Mûrier, m'appuyant, non sur des hypothèses et des idées préconçues, mais sur la méthode à *posteriori* expérimentale recommandée, à si juste titre, par M. Chevreul, j'entrerai dans quelques considérations générales sur le rôle de la *sériciculture dans le nord de la France*.

#### A. *Mes éducations pour graines en 1869.*

Abandonnant pour toujours les petites races japonaises, qui m'avaient bien donné, à Paris et aux Essarts-le-Roi, quatre générations successives de produits sains, mais à concos notablement (de 40 pour 100 environ) moins rémunérateurs, en raison de leur faible rendement en soie et de la qualité inférieure de celle-ci, que ceux de nos vieilles et belles races indigènes et qui doivent se retirer devant ces derniers, partout où l'on aura la possibilité d'obtenir des graines françaises régénérées, j'ai élevé, cette année, les quatre lots

de graines dont suit l'indication, me proposant de choisir entre eux, s'il y avait lieu, les produits les plus sains pour mes éducations de l'année prochaine.

Lot N° 1. — Petit lot d'environ 600 graines fixées sur carton. Il m'a été donné par M. le maréchal Vaillant, qui le tenait de M. Peligot. L'éducation faite, avec beaucoup de soin, aux Essarts-le-Roi, par la femme de l'instituteur communal, a fort mal réussi. La pébrine, les morts-flats, des *petits* ont décimé ce lot, qui n'a donné qu'un assez faible nombre (environ 160) de cocons de mauvaise qualité. On comprend que ces cocons, d'une éducation mal réussie, n'ont pas été soumis au grainage.

Lot N° 2. — Il se composait de graines du Var, provenant d'une éducation *admirablement* réussie, suivant l'expression de M. Guérin-Méneville, l'obligeant donateur qui déjà avait mis une assez grande quantité des mêmes graines à la disposition de divers instituteurs du Nord, par les soins de M. l'inspecteur général Baudouin.

Ce lot, du poids de 1<sup>er</sup>,4, a été élevé à Paris jusqu'à la troisième mue, et pour le reste aux Essarts-le-Roi. Les Vers, d'une santé parfaite, ont parcouru allègrement toutes leurs phases, ne laissant qu'un faible nombre de petits derrière eux. La montée a été rapide. Les cocons, jaunes et fermes, pesaient 3<sup>es</sup>,400. Quelques papillons faibles et sensiblement pébrinés ont été écartés du grainage, qui a donné un produit de 254 grammes de graines, soit 10 petites onces de 25 grammes, lesquelles, au prix minimum de 15 fr. l'once, représentent, en argent, une valeur de 150 fr. C'est déjà un assez joli résultat pour une si petite éducation ; mais il va être démontré, par le lot N° 4, que le rendement en graine peut, proportionnellement au poids des cocons, être plus grand, et, par suite encore, plus rémunérateur.

Lot N° 3. — Il se composait d'environ 3,000 graines, de provenance algérienne, et envoyées par M. Pasteur à M. Dumas, et par celui-ci à M. le maréchal Vaillant, qui les mit obligeamment à ma disposition.

Un malheur arriva, dès le premier âge, à cette petite éducation qui fut dévorée par les souris ; 390 petits Vers seulement échappèrent au désastre. Ils parcoururent bien toutes leurs phases, laissant seulement quelques retardataires à chaque mue, et ils produisirent, en définitive, 375 cocous pesant ensemble 505 grammes, d'une coloration jaune pâle et d'un volume rappelant les grosses races japonaises. Les papillons, dont quelques-uns étaient sensiblement pébrinés, produisirent 33 grammes de graines.

Lot N° 4. — Ce lot de graines, pesant 3<sup>sr</sup>,5, avait été adressé par M. Pasteur à M. Dumas, et par ce dernier à M. le maréchal Vaillant, de qui je l'avais enfin reçu. C'était, suivant l'assurance donnée par M. Pasteur, de la graine provenant d'une éducation parfaitement réussie dans l'un de nos principaux départements séricicoles. Je lui devais tous mes soins.

Deux parts à peu près égales en furent faites. J'élevai l'une de ces parts à Paris, jusqu'après la deuxième mue, époque à laquelle elle fut portée aux Essarts-le-Roi, où elle produisit 1,850 cocous pesant 2<sup>t</sup>,650, lesquels donnèrent au grainage 260 grammes de graine. Un certain nombre de trainards furent jetés dans le cours de l'éducation, ou abandonnés dans les litières ; des traces de pébrine apparurent au dernier âge et sur quelques papillons seulement, qui furent sacrifiés.

Je confiai la seconde part de mon quatrième lot à M. Guilloteaux-Vatel, de Versailles, qui lui a prodigué les soins les mieux entendus depuis l'éclosion jusqu'au grainage. La nourriture, réglée invariablement, jusqu'à la montée, à quatre repas par jour, était donnée à 5 heures et à 11 heures du matin, à 5 et à 11 heures du soir ; le délitage était fait suivant les meilleures méthodes ; le coconnage fut pratiqué à l'aide des claies Nourrigat ; enfin les accouplements et le grainage furent entourés de toutes les précautions. Quelques extraits du journal très-régulièrement tenu par M. Guilloteaux-Vatel donneront d'ailleurs, mieux que je

ne saurais le dire, une idée des soins par lui apportés dans l'éducation du lot qui lui avait été confié.

Les graines, dont le poids était de 1<sup>gr</sup>,8, ont éclos les 11, 12 et 13 mai, produisant environ 2,600 petits Vers.

Le 18 juin, après la quatrième mue, les Vers étaient au nombre de 2,444.

La montée, commencée le 29 juin, quarante-huitième jour, était terminée le 3 juillet, cinquante-deuxième jour de l'éducation. (Notons ici que la chambre à Vers, exposée au sud-est, n'a jamais été chauffée.)

Les cocons ont atteint le nombre de 2,300, et sur ces 2,300 cocons 100 ont été mis à part pour des essais de filature. Restent 2,200 cocons qui ont donné, du 25 au 30 juillet, 1,050 accouplements. Les pontes faites dans une pièce obscure ont produit 315 grammes de graines, ou plus de 12 onces de 25 grammes, lesquelles, au prix de 15 fr. l'once, représentent une somme de 180 francs.

La consommation totale de la feuille (en général mondée, surtout pour les premiers âges) a été de 82<sup>k</sup>,680, représentant, à 25 centimes le kilogramme, une somme de 20 fr. 67.

Or, le produit en graines étant évalué à 180 fr., il reste 160 fr. pour les petits frais, la main-d'œuvre, et le profit de l'éducation faite sur 1<sup>gr</sup>,8 de graines (d'où l'on peut conclure qu'une éducation de 10 grammes de graine, faite par la femme d'un instituteur, par exemple, lui donnerait une rémunération d'environ 800 fr., déduction du prix de la feuille à 25 fr. les 100 kilogrammes). Les litières, engrais puissant, et que composaient 14 kilogrammes de débris de feuilles, plus 4,410 grammes d'excréments, ne sont pas, d'ailleurs, sans quelque valeur.

M. Guilloteaux-Vatela, d'ailleurs, noté que, dans son éducation, 13,000 graines pesaient 9<sup>gr</sup>,45; ce qui donne, en moyenne, 1,500 graines par gramme ou 37,500 graines par once de 25 grammes, 46,500 graines par once de 31 grammes; soit 465,000 graines pour les 315 grammes obtenus par lui.

Or, le poids de 1,000 de ses cocons étant de 1,530 grammes, une éducation pareille à la sienne et portant sur la petite once de 25 grammes eût produit 57<sup>k</sup>,375 de cocons, lesquels, au prorata de 300 grammes de graines pour 3<sup>k</sup>,500 de cocons, auraient produit environ 5 kilog. de graines représentant, à raison de 15 fr. les 25 grammes, une somme de 3,000 fr.

Je n'ajoute plus qu'un mot pour dire qu'une éducation tardive, faite sur 250 Vers de la récolte de juillet, qui avaient éclos accidentellement le 23 août, chez M. Guillo-teaux-Vatel, a marché régulièrement, la montée se faisant du 2 au 4 octobre, soit du quarante et unième au quarante-cinquième jour ; cinq Vers seulement, soit 2 pour 100, ne sont pas arrivés au coconnage. On comprend que la complète réussite de cette éducation prouve, mieux que tous les raisonnements, combien étaient saines les graines que je tenais du maréchal Vaillant, combien sont encore saines les graines fournies par les Vers en provenant et élevés à Versailles.

Je rendrai compte des éducations qui seront faites, en 1870, avec ces graines, aussi bien qu'avec celles du demi-lot élevé aux Essarts-le-Roi, et aussi très-bien réussi.

### B. *Considérations générales.*

Élevé au milieu des magnaneries du département de l'Isère, où mon père avait été l'un des premiers à cultiver, en grand, le Mûrier, arbre dont il couvrit 4 hectares dans sa propriété de l'île Marianne, près Tullins, j'ai toujours eu goût à la sériciculture, à la rénovation de laquelle je m'estimerais heureux de contribuer.

Tout le monde connaît la douloureuse étendue des désastres qui frappent, depuis de longues années déjà, notre industrie séricicole, autrefois si florissante dans le Midi, où le Mûrier s'était étendu démesurément, faisant reculer devant lui toutes les autres cultures.



Puis sont venues ces terribles maladies, la *muscardine*, la *pèbrine*, les *morts-flats*, décimant nos magnaneries et réservant, pour mettre le comble au malheur, leurs plus grands coups pour le moment où les éducations étaient presque achevées. Alors ces Mûriers, qui longtemps avaient donné la richesse, et qui maintenant n'abritaient plus que la misère, ont été arrachés pour faire place, à leur tour, aux anciennes cultures qu'ils avaient repoussées.

Ce fut un cruel sacrifice que la destruction de ces plantureux quinconces de Mûriers, qui donnaient en quarante jours la récolte la plus rémunératrice. Mais il s'agissait bien maintenant d'être riche ou seulement aisé, il fallait vivre, et avec le Ver à soie on ne le pouvait plus.

Cependant l'importation de graines étrangères, de celles du Japon surtout, fut un palliatif à la ruine des contrées séricoles. On put, avec ces graines, obtenir des rendements moyens.

Les cocons du Japon ne valent guère, pour la filature, que les trois cinquièmes des cocons de nos races indigènes ; ils ne pouvaient que bien exceptionnellement reproduire une graine saine ; mais enfin on avait avec eux une demi-récolte, quelquefois plus, et, comme on était habitué à pire, on se trouvait, — on se trouve, — car c'est encore la graine du Japon qui soulage presque seule notre industrie séricole, heureux de ce compromis entre la mort complète et la pleine vie.

Or cette importation de graines étrangères puisées à des sources qui se tarissent successivement est aussi insuffisante à assurer le présent qu'impuissante à garantir l'avenir.

Fort heureusement ici, comme dans les crises d'un autre ordre, le génie de la conservation s'est retrempé dans l'excès même du mal.

Régénérons nos belles races indigènes, nous sommes-nous dit, et du même coup nous nous affranchirons, et des millions (20 millions, je crois) que nous portons à l'étranger pour achats de graines, et de ces petites races qui, si elles sont

relativement saines, ne sont déjà elles-mêmes, par leur petitesse et la faible proportion de la soie, que des races dégénérées. Et si le midi de la France, etc., où les grandes agglomérations ont développé et entretiennent les maladies du Ver à soie, insecte encore capable, quand il vient de graines saines, d'y compléter les phases de son existence comme individu, mais impuissant à donner une génération non infestée, ne peut se suffire, demandons nos graines aux contrées du Nord, situées vers la limite de la culture possible du Mûrier, là où cet arbre précieux ne pourra donner ses produits qu'entouré de soins tels qu'ils rendront sa trop grande multiplication à peu près impossible.

Que le Nord, en un mot, soit le *graineur* du Midi. A lui les petites éducations pour graines saines, à ce dernier les grandes magnaneries pour la production de la soie.

C'est dans cette division du travail, entre le Nord et le Midi, qu'est le salut de la sériciculture : toutes réserves faites en faveur de ces grainages obtenus dans le Midi même, suivant les savantes recherches de M. Pasteur, recherches délicates que j'admire, mais que je ne peux me défendre de croire encore éloignées d'entrer dans la pratique de la majorité des personnes s'occupant de l'élève du Ver à soie.

Dans ma conviction intime, et déjà ancienne, fondée non-seulement sur l'observation de ce qui se passe en France et dans l'Europe séricicole, mais aussi sur la connaissance de ce qui se pratique au Japon même, d'après M. Léon de Rosny, c'est seulement dans le Nord et sur les montagnes, en un mot vers les limites de la culture du Mûrier, que devront être placées les éducations pour grainages.

Que les propriétaires du Nord, grands et petits, les premiers non pour installer de grandes magnaneries qu'il faut absolument proscrire, mais pour commanditer de multiples et petites éducations disséminées, réparties entre un nombre suffisant d'habitants de la localité, les seconds pour élever seulement de 5 à 20 grammes de graines de Vers à soie, plantent des Mûriers, et l'on verra la France produire, non-

seulement la graine qui lui est nécessaire, mais encore ap-  
provisionner de ses belles races les autres contrées.

Il appartient au gouvernement de beaucoup aider à ce grand résultat, en y intéressant les instituteurs, qui du même coup se créeraient des titres à la reconnaissance publique, initieraient leurs élèves à des connaissances que, plus tard, ils mettraient en pratique à leur tour, et ajouteraient à leur modeste traitement une ressource qui n'est pas sans quelque importance. Cette utilisation, cette enrégimentation des instituteurs au service de la sériciculture était dans la pensée de M. l'inspecteur général Baudouin, dans celle de M. Duruy, ministre, qui, cette année même, avec le concours empressé de M. Guérin-Ménéville, lui donnait un commencement d'exécution. Faisons des vœux pour que cette pensée, dont la mise en pratique sauverait nos malheureuses populations des départements séricicoles, ne soit pas abandonnée. C'est ici l'un des cas rares où l'action du gouvernement peut très-utilement s'ajouter à l'initiative privée.

Et que l'on n'objecte pas que les instituteurs, mal payés et déjà surchargés de devoirs, ne trouveraient pas le temps de soigner une petite éducation de Vers à soie. Car c'est parce que leur traitement est faible qu'il y a lieu de rechercher pour eux, en dehors de ce dernier, quelque source de profits; et ne voit-on pas, d'ailleurs, que les soins peu absorbants d'une petite éducation séricicole, qui pourraient être donnés seulement le soir, le matin et à l'heure des récréations, incomberaient surtout à la compagnie de l'instituteur?

Mais il faut à nos instituteurs, comme à tous ceux qui voudront faire du grainage dans le Nord, deux choses qui leur manquent, des Mûriers et de la graine saine de nos belles races indigènes : comment les leur donner ?

En dehors de l'action du gouvernement, dont je viens de signaler l'action désirable, en ce qui concerne les instituteurs, mais sur laquelle il ne faut compter qu'avec réserve, il me paraît que l'utile et enviable mission de la rénovation de la sériciculture en France, par le grainage dans le Nord,

incombe aux sociétés d'agriculture, et surtout à la Société impériale d'acclimatation. Que cette Société, en situation de faire tant de bonnes choses, abandonne, maintenant que l'expérience est vieille de plus de quinze ans et que les faits ont déposé contre de généreuses prévisions; que cette Société, dis-je, abandonne les dépenses désormais gratuitement stériles qu'elle fait pour la vulgarisation des lamas, des alpacas, des chèvres d'Angora, et même des yacks (j'en demande pardon à mon honorable ami M. Richard du Cantal qui, sur celui-ci, garde encore quelques illusions), animaux bons seulement dans notre pays, si riche en espèces cent fois supérieures comme laitières, bêtes à chair, à laine à peau et à transports, à orner les parcs et à remplir les cadres des ménageries, et qu'elle consacre ses ressources à distribuer des Mûriers et de bonnes graines indigènes : d'abord à ses membres qui voudront certainement concourir à la glorieuse tâche qu'elle se sera donnée, et dont ils seront les premiers à recueillir les avantages matériels; ensuite aux instituteurs qui trouveront le bien-être dans leur association à une œuvre vraiment nationale.

Les diverses espèces et variétés de Mûrier ne devront pas être indifféremment recommandées. L'une des meilleures à propager est le Mûrier du Japon, multiplié, avec un grand succès, à Lunel (Hérault), par M. Nourrigat, et dont quelques milliers de pieds ont déjà été distribués, sur ma demande, par la Société impériale d'acclimatation.

On sait, d'ailleurs, que le Mûrier est conduit d'après deux méthodes souvent réunies dans les cultures de quelque importance, savoir, en tige, ou mieux, en demi-tige et en taillis. Les tiges sont groupées en quinconce ou placées en bordures; les taillis disposés en massifs, quelquefois en haies. On plante les tiges de 4 à 8 mètres de distance; les pourrettes pour taillis, à 1 mètre ou 1<sup>m</sup>,50, celles pour haies à 20 centimètres.

La disposition en lignes permet le labourage à la charrue et le binage à la houe à cheval.

Mes plantations des Essarts-le-Roi, que je compte déve-

lopper encore, se composent de 1,000 pieds, dont 200 élevés en demi-tige, et le reste en petit taillis. Quoique ne datant que de 5, de 4 et de 2 ans, elles produisent aujourd'hui assez de feuilles pour élever 50 grammes de graines. Mais, dans l'intérêt de la plantation, je ne commence à effeuiller que quatre ans après la mise en place, et je ne cueille la feuille que tous les deux ans, ou même plus rarement sur les pieds mal venants.

C'est que, sous le climat du Nord, la conduite du Mûrier exige des précautions spéciales, et il ne faudrait pas, sous peine d'avoir des arbres maigres et buissonneux, que la cueillette de la feuille revint, chaque année, sur les mêmes arbres; attendu que les pousses nouvelles qui suivent cette cueillette ne prennent généralement pas un développement suffisant pour que leur bois résiste aux gelées. Quand, au contraire, l'effeuillage n'est pratiqué que tous les deux ans, les pousses de l'année de repos ayant tout le temps de durcir, ou se bien aôûter, porteront, l'année suivante, quand reviendra la récolte, de nombreuses et belles feuilles.

Les Mûriers seront taillés tous les deux ans, savoir sur le bois de deux ans et à deux bons yeux pour les Mûriers-tige, au ras du sol pour les plantations en massifs ou taillis.

Quant à l'époque de la taille, elle suivra avantagement la cueillette jusqu'au 15 juin; mais, passé cette date, il sera mieux de ne la pratiquer qu'au mois de mars de l'année suivante.

On mettra, d'ailleurs, dans une certaine mesure, les plantations à l'abri de la gelée, en évitant, si on le peut, de les établir au fond des vallées, sur les sols humides et aux expositions très-chaudes, où le départ hâtif de la végétation laisse les jeunes pousses exposées aux froides matinées du printemps.

Étant connus le Mûrier et les soins à lui donner dans le Nord, il faut faire choix de bonnes graines, savoir de graines non-seulement saines, mais appartenant à de bonnes races. Parmi celles-ci, notre race commune à cocons jaunes et la race sina à cocons blancs ne le cèdent à aucune autre.

Gardons-nous, surtout, des petites races japonaises, dont les cocons ne valent, pour le filateur, que la moitié ou les trois cinquièmes de ceux que fournissent la plupart des races d'Europe.

A quel moment le Nord doit-il commencer ses éducations? — Si l'on ne considérait que ce qui convient le plus au Mûrier, on mettrait les œufs ou graines à éclore dès le commencement de mai, parce que les secondes pousses des arbres auraient tout le temps de grandir et de mûrir leur bois. Cependant mon opinion est qu'il faut reporter l'éclosion aux derniers jours de mai : parce qu'alors l'élevage peut se faire sans feu (à l'exception, peut-être, de la courte période qui sépare l'éclosion de la première mue), condition aussi favorable à la santé du Ver qu'avantageuse pour l'éleveur ; parce que, si, ce qui arrive assez souvent par nos froides matinées du printemps, les premiers bourgeons ont été frappés par la gelée, des pousses de remplacement auront eu tout le temps de se produire ; parce que les Vers à soie ne seront pas exposés à manquer de feuilles, ce qui arriverait avec des éclosions précoces suivies de gelée ; enfin parce que, en raison même de l'état déjà avancé de la végétation, il y aura une grande économie de feuilles.

Que, si l'on pouvait craindre que les feuilles placées au bas des scions ne fussent trop dures pour les très-jeunes Vers, on ne donnerait à ceux-ci, jusqu'à la première mue, que l'extrémité toujours tendre des pousses, ou bien l'on inciserait les plus grandes feuilles. Mais on se laissera peu aller à cette crainte, si l'on considère que des Vers de seconde éducation (éclos en juillet) attaquent fort bien les vieilles feuilles, ainsi que j'ai eu l'occasion de l'observer cette année. Le Mûrier du Japon présente, d'ailleurs, ici cet avantage spécial, que la végétation active de l'extrémité de ses rameaux se prolongeant tout l'été, on dispose toujours de jeunes et tendres pousses.

Je termine par un aperçu de la question d'argent ou du côté rémunérateur de la sériciculture dans le Nord. Aussi bien est-ce là la question capitale. Or il me sera facile, en

comparant le Midi producteur de soie au Nord producteur de graine, de prouver que, même en attribuant au premier des éducations bien réussies, l'avantage restera au second.

J'ai dit, me plaçant d'emblée au point de vue le moins avantageux, quant à l'utilisation de la feuille dans le Nord, qu'ici, pour ne pas nuire au développement des arbres, l'effeuillage ne devait être pratiqué que tous les deux ans ; que, par conséquent, avec une quantité de Mûriers donnant un même poids de feuilles, on ne ferait, dans le Nord, que la moitié des cocons produits dans le Midi, où la feuille se récolte tous les ans. Ce qui implique qu'à charges égales la production d'un kilogramme de cocons coûtera deux fois plus cher à Paris et aux Essarts-le-Roi qu'à Grenoble ou à Alais.

Je ne veux pas, pour atténuer ce résultat, rechercher si (ce qui paraît être hors de doute) le Mûrier de Paris, reposé un an sur deux, ne se développe pas plus que le Mûrier de Grenoble ou d'Alais effeuillé chaque année ; j'accepte le résultat tel quel, et je prouve que l'éducation du Ver à soie est une opération plus lucrative à Paris qu'à Grenoble.

A Grenoble on obtient, il est vrai, 2 kilogrammes, tandis qu'on n'a qu'un seul kilogramme de cocons à Paris. Mais quand Grenoble porte ses cocons à la filature, au prix maximum de 20 fr. les 2 kilogrammes, Paris livre les siens au grainage, qui donne, en basse moyenne, pour 1 kilogr. de cocons, 2 onces 1/2 de graine demandée à 15 fr. l'once, ce qui représente 37 fr. 50. Réduisons la production de la graine à 2 onces, et nous aurons encore pour la valeur d'un kilogramme de cocons dans le Nord, 30 fr., soit une somme dépassant de 50 pour 100 celle obtenue de 2 kilogrammes de cocons dans le Midi.

Donc, même en n'effeuillant les Mûriers que tous les deux ans, le Nord trouve dans l'élève du Ver à soie pour graine une industrie agricole plus rémunératrice que le Midi fabriquant des cocons pour la filature.

Or de combien la comparaison ne serait-elle pas plus favo-

rable au Nord si, au lieu de n'y effeuiller les Mûriers que tous les deux ans, on arrivait à pouvoir y récolter la feuille deux ans sur trois, ainsi que le pensent quelques personnes. J'ajoute que ce qui est présenté comme un *desiderata* pour le Nord peut être considéré comme représentant la condition convenable à la culture du Mûrier dans la région du Centre appelée, elle aussi, à faire du grainage pour le Midi.

Ne comprend-on pas maintenant que l'insuccès des essais de sériciculture tentés, à diverses époques, dans le Nord par Olivier de Serres, Camille Beauvais, Soulange, etc., à Ville-neuve-sur-Yonne par mon ami le D<sup>r</sup> Bally, tient (pour ne rien dire de la difficulté des débouchés pour les cocons) à ce qu'on a eu le tort de vouloir produire pour la filature, là où l'on ne devait faire que des graines ?

### *Conclusions.*

Je ne veux tirer de ce qui précède que les deux conclusions suivantes, dont l'importance paraîtra d'autant plus grande qu'au lieu d'être des vues de l'esprit elles reposent sur des faits et des chiffres :

1° L'industrie séricicole sera sauvée le jour où les départements du nord se feront résolument producteurs de graines ;

2° Le grainage du Ver à soie dans le Nord, même les Mûriers n'étant effeuillés qu'une année sur deux, est plus rémunérateur que les éducations faites dans le Midi à destination de la filature.

---

EXTRAIT DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE ET CENTRALE  
D'AGRICULTURE DE FRANCE.

---

Paris — Imprimerie de M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Boucard-Huzard, Rue de l'Éperon, 5. — 1870.



**PETIT TRAITÉ**  
**DE**  
**COMPTABILITÉ AGRICOLE**  
**EN PARTIE SIMPLE.**

## Ouvrages du même auteur :

- Arithmétique commerciale et pratique**, contenant tous les développements utiles dans la pratique, les Procédés nouveaux, les Méthodes en usage dans le commerce, le Système métrique développé, les Règles conjointes, d'alliage, de société, etc., etc., les Logarithmes, suivie d'un Chapitre complet sur les intérêts calculés par Multiplicateurs fixes, par Diviseurs fixes, par formules dites algébriques et les Comptes courants avec intérêts; augmentée de la Théorie de la nouvelle *Equation arithmétique* qui sert à résoudre les questions d'*Intérêts composés*, d'*Annuités* et d'*Amortissements*, 4<sup>e</sup> édition. 5 fr.
- Nouveau traité complet du change et de la banque**, renfermant un Cours d'opérations et d'arbitrage, de Banque, un Traité de Pair intrinsèque et numéraire de tous les peuples; suivi du *Dictionnaire des places de change*, contenant, sous les noms des villes importantes et des capitales d'Etat rangé, par ordre alphabétique, l'exposition des systèmes monétaires anciens et nouveaux de toutes les nations commerçantes, leur Cours du change, etc., etc. 5<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-8. 6 fr.
- La Tenue des livres, ou Nouveau traité de comptabilité générale**, en partie simple et en partie double. 23<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-8. 5 fr.
- Traité des comptes en participation**, renfermant la comptabilité des sociétés en participation, de compte à 1/2, à 1/3, etc., etc., précédée de la tenue des livres généralisée, augmentée d'un chapitre sur les sociétés en participation sur marchandises, sur immeubles ou sur toute autre nature de valeurs, connue sous le nom de compte à 1/2, à 1/3, etc.; renfermant une *méthode très-simple* pour tenir les comptes de ces sortes d'associations temporaires, en dehors du système de comptabilité de la maison chargée de rendre ces comptes. 4<sup>e</sup> édition, 1 vol. avec tableaux. 5 fr.
- Traité de correspondance commerciale**, divisé en chapitres intitulés : *Circulaires, Offres de services, Ordres d'achats, Informations, Renseignements, Avis, Demandes d'argent, Reproches, Excuses, Lettres de crédit simple, de crédit circulaire, de recommandation, de remerciements, de félicitations, etc., etc.*; précédés chacun d'un préambule renfermant des indications utiles, les usages admis, ce qu'il y a enfin de bien déterminé sur l'espèce de lettre dont ce chapitre est l'objet. 1 vol. in-8. 5 fr.
- Tenue de livres spéciale des maîtres de forges et des usines à fer**, ou comptabilité en partie simple et double applicable aux usines, ou fabriques, ou manufactures. 2<sup>e</sup> édition, avec tableaux. 5 fr.
- Traité de la comptabilité agricole**, contenant 1<sup>o</sup> l'exposition de la théorie des parties doubles, avec modèle du journal et du grand-livre; 2<sup>o</sup> l'application de cette méthode à l'industrie agricole, avec journal et grand-livre; 3<sup>o</sup> les modèles et explications des tableaux à ouvrir sur l'auxiliaire général, seul registre auxiliaire de la comptabilité agricole. 5 fr.
- Auxiliaire général**, registre pour la comptabilité agricole; tout réglé avec l'instruction pour s'en servir.  
La main de 24 feuilles. In-folio. 2 fr. 50 c.  
La main de 24 feuilles in-4. 1 fr. 25 c.